

Livres

Michel Coulombe, Denis Bélanger et Patrice Poulin

Volume 6, numéro 3, février–avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

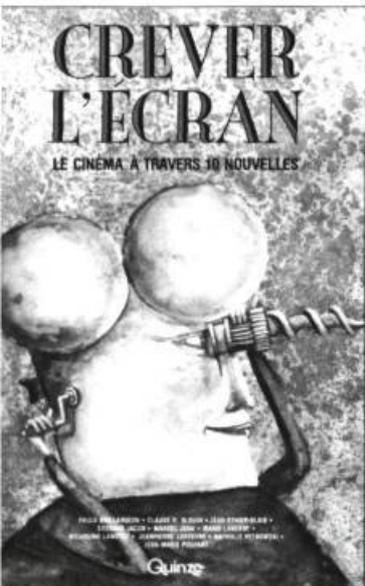
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M., Bélanger, D. & Poulin, P. (1987). Compte rendu de [Livres]. *Ciné-Bulles*, 6(3), 48–49.



■ Paule BAILLARGEON, Claude R. BLOUIN, Jean ÉTHIER-BLAIS, Suzanne JACOB, Marcel JEAN, Marie LABERGE, Micheline LANCTÔT, Jean Pierre LEFEBVRE, Nathalie PETROWSKI et Jean-Marie POUPART, **Crever l'écran**. Montréal, Les Quinze, éditeur, 1986. 208 p.

— **CHACUN SON PETIT CINÉMA**

Donnez un thème, le cinéma par exemple, à un auteur et, selon toute vraisemblance, hanté par ses fantômes, guidé par ses petites obsessions, têtue, il détournera plus ou moins subtilement la commande et écrira ce qu'il veut. Très bien. **Crever l'écran**, qui réunit les nouvelles de dix auteurs plus ou moins aguerris (Paule Baillargeon y côtoie Jean Éthier-Blais), en fait la preuve. Certains des auteurs parlent de cinéma du bout des lèvres, d'autres en font le cœur de leur propos. Le lecteur aurait pu s'attendre à une série de textes érudits codés par des cinéphiles de choc, auteurs au savoir encyclopédique citant qui Wenders, qui Kurosawa, glissant de Mae West à Isabelle Adjani pour mieux dire leur passion tourmentée pour le septième art. Curieusement, il n'en est presque rien, sinon dans les nouvelles, fort agréables à lire, de Claude R. Blouin qui prend humblement place dans la foule anonyme des cinéphiles et de Jean-Marie Poupert qui y va de quelques souvenirs où la vie se mêle au grand écran.

Quant à juger de la valeur des textes c'est, strictement, affaire de goût. On peut, par exemple, apprécier l'écriture efficace et étonnamment classique de Micheline Lanctôt et être réfractaire à celle, nettement moins transparente, de son collègue Jean Pierre Lefebvre, pourtant rompu à l'art d'écrire (devant le cinéaste qui parle du cinéaste qui parle du cinéaste, on pense aussitôt à cette histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours). On peut aussi préférer le regard dou-

oureux de Suzanne Jacob sur le pouvoir des images à celui, ambigu, de Jean Éthier-Blais qui s'enlise dans une fable politique pas vraiment à sa place. Enfin, on peut trouver plus de qualités et de rigueur au texte, très structuré, de Marcel Jean sur les rapports tendus qu'entretiennent un critique et un cinéaste qu'à la nouvelle, facile et affreusement morale, de Nathalie Petrowski dont la plume a déjà été beaucoup plus alerte, plus stimulante. On peut également penser tout le contraire, ce qui alimente les conversations.

En refermant le livre, on se plaît à imaginer une suite à ce recueil constitué par Marcel Jean, dix nouvelles qui seraient beaucoup plus fortement imprégnées de culture cinématographique. On y trouverait une nouvelle inspirée de l'univers de Bergman, une autre de celui de Rohmer, d'Arcand, de Fellini, de Chaplin. Rêvons.

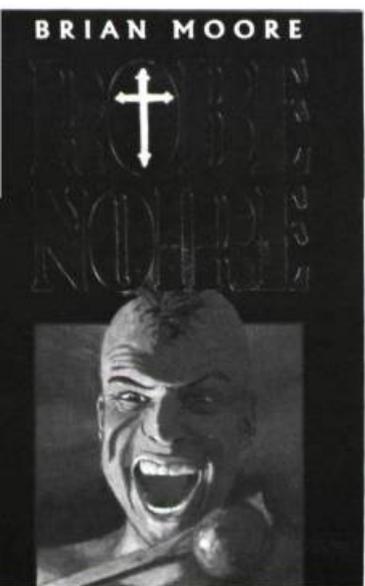
— Michel Coulombe ■

■ Brian MOORE, **Robe noire**. Traduit de l'anglais par Ivan Steehout, Montréal, éditions du Roseau, 1986. 239 p.

— **CATHO ET SCATOS EN CANOTS**

Le Père Laforgue, jésuite français à la vocation frileuse, dérive ou plutôt pagaie vers le martyre avec une ferveur qui n'a d'égale que son ignorance des « Sauvages » qu'il veut évangéliser. Son compagnon, le traditionnel orphelin élevé en odeur de sainteté, se détourne de la prêtrise pour l'amour d'une belle Algonquine. Le tout sur fond d'automne et de première neige dans la Nouvelle-France de Champlain. En prime, des Iroquois qui torturent leurs ennemis comme dans les bons vieux manuels d'histoire.

Brian Moore dit s'être inspiré des **Relations** des Jésuites ; en fait, il nous en sert les pires pages où les dignes évangélistes font mon-



tre d'un racisme et d'une fermeture d'esprit exemplaires. Seule originalité du roman : les Amérindiens parlent de cul et de « marde » aussitôt qu'ils ouvrent la bouche, et ils baissent à tire-larigot. Étonnant !

En bon cuisinier, M. Moore sait mélanger les ingrédients : les bons sentiments, le suspense, une histoire d'amour, des scènes de torture totalement inefficaces, et, bien sûr, les scènes de cul décrites à grand renfort de détails. Pour faire couleur locale, la couchette est faite de fougères et il fait dix degrés sous zéro. Recette efficace, romancier habile... et pourtant on n'y croit pas une seconde. Ni au froid, ni aux souffrances, ni à ces Amérindiens qui parlent tantôt québécois, tantôt parigot.

Denis Héroux a retenu les droits d'adaptation du roman. Que fera-t-il de cette histoire ? Une sorte de **Out of Canada** vaguement ethnologique où l'avion de Robert Redford est remplacé par des canots d'écorce du pays, ou une version « canadienne » de **Mission** avec congères et Amérindiens revus et corrigés par Estée Lauder ? Les possibilités sont multiples ; le plus difficile sera d'en faire du bon cinéma. Mais, tout espoir n'est pas perdu, de mauvais romans ont, parfois, donné de bons films...

— Denis Bélanger ■

■ Louis DANVERS, Charles TATUM Jr., **NAGISA OSHIMA**. Collection Auteurs. Paris, éditions Cahiers du Cinéma, 1986. 253 p.

— NAGISA OSHIMA

La collection *Auteurs des Cahiers du cinéma* est lancée. Elle ouvre avec un ouvrage consacré au cinéaste japonais Nagisa Oshima. Les auteurs, Louis Danvers et Charles Tatum Jr. (d'anciens collaborateurs de la revue *Visions*), retracent, film après film,

la carrière du cinéaste qui s'est révélé à nous par l'**Empire des sens** et **Furyo**. Les auteurs ont entrepris une lecture de l'oeuvre d'Oshima par son étroite correspondance aux phénomènes sociaux qui ont marqué le Japon. À preuve, les tableaux chronologiques qui illustrent d'une part l'histoire « utile » du Japon contemporain et le Japon d'Oshima. On prendra un plaisir certain à la lecture de l'avant-propos d'Oshima et de la préface de Jean-Claude Carrière (scénariste de **Max mon amour**) où se profile la rencontre de l'Orient et de l'Occident. La collection compte déjà deux autres livres consacrés ceux-là à Jean Eustache et Robert Bresson.

— Patrice Poulin ■

■ Dossier réuni par Louise CARRIÈRE, **Aujourd'hui le cinéma québécois**. *CinémAction* n° 40. Paris, éditions Cerf-OFQJ, 1986. 192 p.

— QUÉBÉCOIS ET FRANSAIS

On écrit beaucoup sur le cinéma québécois. Mais rarement a-t-on constitué, à l'étranger, un dossier aussi volumineux, aussi impressionnant que celui-là sur ce cinéma « plus direct que les autres », comme l'écrit le préfacier de ce numéro de *CinémAction*, Dominique Noguez. Il y a toutefois une ombre au tableau. L'éditeur a choisi, pour plaire on ne sait trop à qui, d'écrire québécois plutôt que québécois, prétextant qu'il y a deux écoles (!). Ce détestable relent de colonialisme de nos cousins d'outre Atlantique nous invite, pauvres Québécois à qui on ne laisse même pas le choix du nom, à suivre l'exemple de la métropole et à prétendre, tant pis pour le ridicule, qu'il est désormais de bon ton d'écrire fransais plutôt que français. Avec un peu de chance, nous parviendrons même à lancer une mode nouvelle à Paris, monopole du savoir.

— Michel Coulombe ■

